La révolution de 1917. Naissance d'une société [Marc Ferro]

Autor(en): **Favez, Jean-Claude**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **27 (1977)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Parti, appelant à n'arrêter le travail que là où cela ne risquait pas de déclencher un conflit.

Cependant, les Jungen ne sauront pas s'appuyer sur cette opposition latente pour promouvoir une autre tactique et élaborer un projet politique différent; leurs critiques, après avoir rencontré quelque écho à leur début, ne tardèrent pas à prendre un caractère personnel qui, estime Müller, discrédita leurs auteurs. D'où leur faible impact et leur insuccès. Regroupés en organisation indépendante, les Jungen essayèrent vainement de maintenir leur autonomie à l'égard des anarchistes et disparurent rapidement.

Opposés à certaines formes de parlementarisme sans être véritablement antiparlementaires, critiquant la bureaucratisation du Parti et l'apparition en son sein d'une hiérarchie autoritaire sans s'opposer à la forme même du parti, dénonçant la composition toujours plus petite bourgeoise de sa direction alors que, Müller l'établit fort bien, leurs groupes ne se distinguaient, sociologiquement, en rien du reste du Parti, les Jungen, néanmoins, parvenaient difficilement à se démarquer de l'anarchisme. Par ailleurs, l'auteur le montre clairement, les Jungen n'étaient nullement marxistes, malgré leurs efforts pour s'abriter derrière l'autorité d'Engels, d'où la fureur de celui-ci contre eux; tout en approuvant nombre de leurs critiques qu'il aurait même, en ce qui le concerne, poussées plus loin, il considéra toute cette agitation comme une révolte de jeunes littérateurs et étudiants en mal de postes de commandement et non comme l'expression d'un véritable courant de gauche au sein du Parti. Et si l'on fait la part des expressions péjoratives et des outrances verbales dues à la colère, son jugement est bien confirmé par l'étude de D. H. Müller, où les Jungen apparaissent comme une espèce d'état-major à la recherche de troupes.

Genève *Marc Vuilleumier*

MARC FERRO, *La révolution de 1917. Octobre. Naissance d'une société.* Paris, Aubier-Montaigne, 1976. In-8°, 517 p., tabl. (Collection Historique).

Voici dix ans, le premier volume de *La révolution de 1917* plaçait Marc Ferro dans le peloton de tête des historiens français de la révolution et de la Russie bolchéviques. Sa vaste fresque de la décomposition de l'ancien régime russe et de l'échec de la révolution de Février, appuyée sur la consultation de nombreuses archives soviétiques et la connaissance d'une grande littérature, notamment de langue russe, renouvelait et élargissait une approche décidément encore bien étroite en langue française. Mais elle appelait également une suite, qui porte le poids des dix ans écoulés. Et la relecture du premier volume, à la lumière du second, laisse deviner l'évolution du monde soviétique et, partant, les préoccupations de l'historien.

Toujours abondante, et remise à jour, la bibliographie s'est enrichie maintenant d'un recours systématique au document cinématographique et photographique, une direction de recherches dans laquelle Marc Ferro fait un tra-

vail de pionnier en France. La vie culturelle, les problèmes de la famille, de la femme, de l'éducation, occupent une place nouvelle, qui ne remet pas en cause les approches traditionnelles politiques, économiques ou militaires. On ne cherchera pas plus dans ce second volume que dans le premier un récit détaillé, notamment politique, des événements. D'autres ont passé par là, par exemple W. H. Chamberlin, toujours non traduit en français, auxquels Marc Ferro renvoie le lecteur. Car, plus encore que dans l'étude de la révolution de Février, il s'agit de cerner ici le problème des rapports qui ont existé entre les aspirations de la société russe en 1917, et les programmes et les structures des partis et mouvements qui prétendaient les traduire en termes politiques. Les chapitres que Ferro consacre à l'échec de la contre-révolution, à la faillite des institutions et des autorités traditionnelles, apportent des renseignements parfois nouveaux et des considérations originales, ainsi sur la disjonction au sein des forces armées entre la fonction patriotique et la fonction répressive de l'appareil militaire. L'étude du problème des nationalités, de l'extension de la révolution à la campagne et à l'usine, est en revanche moins originale et reste même quelquefois en retrait par rapport à d'autres travaux. C'est que l'auteur concentre toute son attention sur le problème de la prise du pouvoir et, au sein de celle-ci, sur le passage des soviets à la bureaucratie, pour citer le titre d'un chapitre qui m'a paru l'un des mieux venus du livre.

Octobre apparaît ainsi comme «une épreuve de force entre un Gouvernement sans Etat et un Etat sans Gouvernement». En d'autres termes, l'Etat traditionnel ayant dépéri, et avec lui toutes les institutions de l'ancien régime, un Etat populaire s'installe, qui sanctionne sa prise du pouvoir par «l'occupation violente des lieux symboliques», pour employer ici encore une image de Ferro. Mais les mesures prises dès la conquête du pouvoir ne font que légaliser une situation de fait. La révolution sociale, morale, politique au sens large du terme, ce ne sont pas les bolchéviks qui l'ont faite. Ce sont les masses qui l'ont imposée avant octobre, y compris sous forme de la terreur et de la répression des libertés individuelles. Habiles et décidés, malgré leurs divisions internes, les bolchéviks ont su, mieux que toutes les autres forces révolutionnaires, coller aux masses, fût-ce au prix de retournements périlleux, et, jouant de l'élection, ils ont pu contrôler peu à peu les institutions nées spontanément du mouvement même de la prise de conscience révolutionnaire. Ainsi seulement s'explique, pour Ferro, que la révolution d'octobre ait pu être à la fois un mouvement de masse et que seul un petit nombre y ait participé, qui gardera le pouvoir à son seul profit. Il est donc vain de chercher l'origine du stalinisme dans les déviations du régime ou dans les spécificités de l'environnement russe. La bureaucratie était inscrite dès avant la prise du pouvoir dans la logique du nouveau régime. Il suffira par la suite que la vieille garde bolchévique, aux prises avec les nécessités de garder le pouvoir et de bâtir une société nouvelle, soit submergée peu à peu par la masse des nouveaux militants et des nouveaux cadres venus

de la campagne, pour que se créent les conditions de la tyrannie à l'intérieur même du parti. En quelques années, cette révolution soviétique qui s'était voulue la plus libertaire possible, au sens humaniste du terme, comme le montre la libération artistique ou sexuelle qui l'accompagne, est ainsi submergée par le retour de la mentalité traditionnelle. Pour expliquer cette histoire, il suffit, en marxiste, d'examiner l'évolution de la structure de classe du nouvel appareil d'Etat.

Telle est, schématisée à l'extrême, la thèse qui sous-tend toute l'analyse des événements d'octobre présentées par Marc Ferro. A son appui, une érudition peu commune, une inventivité conceptuelle toujours en éveil, une grande pénétration d'esprit. Les spécialistes contesteront bien des affirmations; des revisions s'imposeront. Mais le second volume de *La révolution de 1917* aura contribué de façon décisive à nous faire mieux comprendre les origines de l'Union soviétique.

Genève *Jean-Claude Favez*